



UN MUSEE VIVANT : NOUVELLES ACQUISITIONS 2020-2023

Depuis 2020 la collection des musées de Béziers s'est enrichie de nombreux items venant s'ajouter à un fonds très conséquent.

L'on pourrait se demander pourquoi doter chaque année des institutions dont les collections sont déjà importantes ?

Tout simplement car c'est la vocation d'un musée : l'enrichissement des collections est une de ses missions fondamentales. La définition approuvée par le Conseil international des musées en 2022 l'indique : *«Un musée est une institution permanente, à but non lucratif et au service de la société, qui se consacre à la recherche, la collecte, la conservation, l'interprétation et l'exposition du patrimoine matériel et immatériel ».*

Pour les musées labélisés « Musées de France », tels ceux de Béziers, les œuvres entrant dans les collections doivent évidemment relever d'un intérêt public du point de vue de l'histoire, de l'art, de l'archéologie, de l'ethnologie, de la science ou de la technique. La Commission scientifique régionale des collections des musées de France veille à toutes propositions.

Les équipes de conservation de chaque établissement doivent également faire preuve d'une grande vigilance quant aux opportunités qui se présentent sur le marché, ou aux propositions de collectionneurs, d'artistes et de leurs familles.

Plusieurs modes d'acquisition existent. Les achats peuvent se faire grâce à l'accompagnement de la Ville, de l'Etat - via l'organe régional de la Direction Régionale des Affaires Culturelles - et des collectivités (Région/Conseil Général). Des actions de mécénat se produisent aussi via les donations ou les legs qui peuvent être d'une grande préciosité : le legs d'Adalbert de Faniez en 1899 comprenant une centaine d'œuvres dont certaines sont d'un intérêt majeur, ainsi qu'en 1975, le legs de Laure Moulin sœur de Jean, ont constitué pour les musées de Béziers un enrichissement inestimable.

Aujourd'hui, achats et généreuses donations ont permis à nos collections d'élargir leurs champs à la fois dans l'art du portrait, du paysage et des artistes locaux.

Une exposition émaillant le parcours permanent

Le choix des commissaires de l'exposition a été d'inscrire les œuvres nouvellement arrivées dans les collections au sein du parcours existant et de créer un cheminement mettant en lumière certains points de l'exposition permanente.

La collection Injalbert

Trois acquisitions viennent s'inscrire dans le parcours dédié au sculpteur biterrois Jean-Antoine Injalbert (1845-1933).

1) Jean Magrou - Portrait de Joseph Magrou, père de l'artiste, 1893

Médaille en plâtre

Don de M. Pierre Sechaud, 2022

Moins célèbre qu'Injalbert qui fut son maître, ses œuvres n'en jalonnent pas moins notre ville : *Le Génie Latin* installé sur le carrefour de la Treille, le monument aux morts de l'église Saint Jude, *La France* dans la cathédrale Saint Nazaire ou bien, les nombreux monuments pour des tombes du Cimetière Vieux. Il fut aussi l'un des praticien attiré d'Injalbert.

Né à Béziers en 1869, étudiant passionné de lettres classiques et de mythologie au collège Henri IV, il est admis en 1891 à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris où il devient l'élève de Jean-Antoine Injalbert. Si ses premières œuvres dénotent clairement la filiation avec le grand statuaire (dans la collection des musées : *Faune réveillé par des Nymphes*, 1894 – Inv.03.5.1 ou *Prométhée* – Inv.2022.0.16 - d'un style néo-baroque) il se démarque peu à peu en adoptant un style épuré aux volumes nets faisant référence à l'art archaïque grec et parfois proche du style Art Déco (*Christ en croix* – sépulture Coulombié - Cimetière Vieux).

Auteur d'objets décoratifs relevant de l'art animalier, il est également un portraitiste délicat. Bustes et médaillons évoquent non seulement ses proches (dans la collection des musées : *Tête d'enfant*,

portrait de Pierre Magrou, fils de l'artiste, 1932 – Inv. 98.5.2) mais aussi la société biterroise (*Buste de fillette, Suzanne Belleudi, 1895 – Inv.73.6.1*).

Comme dans la tradition du médaillon, le sculpteur représente Joseph, son père, de profil. Celui-ci était lithographe, son atelier se trouvait sur les allées Paul Riquet.

2) Une collection exceptionnelle – Cartes postales anciennes

Achat de la ville de Béziers, 2022

Le musée a acquis en 2022 plus de 2000 cartes postales méticuleusement collectées et classées par M. Michel Viala. Editées entre 1898 et 1930, elles sont un magnifique témoignage de la vie de la cité et de son évolution. Histoire, coutumes, folklore, commerces, artisanat sont autant de thématiques ouvrant sur le Béziers d'autrefois. Constituant un outil de compréhension inédit, cette acquisition vient enrichir le fonds municipal riche en archives administratives et urbanistiques. Aujourd'hui, les cartes postales présentées permettent de faire un pont entre les collections et leur ancrage dans la ville.



La fontaine du Titan et le Plateau des poètes :

La fontaine du Titan est sans doute l'œuvre la plus célèbre de Jean-Antoine Injalbert à Béziers. Cette fontaine monumentale est installée au Plateau des Poètes, jardin public de la ville.

Historique

Quinze ans se sont écoulés entre la réalisation des premières études du personnage d'Atlas et l'inauguration de la fontaine.

En 1874 Jean-Antoine Injalbert étudiant à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris est lauréat du prix de Rome.

Instauré par l'Académie des Beaux-Arts, ce concours concerne les disciplines peinture, sculpture et architecture. Son obtention assure aux lauréats un séjour de quatre années à la Villa Médicis, l'académie de France à Rome. En plus des copies d'antiques notamment, les étudiants doivent

envoyer chaque année à l'Institut une œuvre originale.

Pour son envoi de 1878, Injalbert projette de présenter *Le Génie dominant le monde* : un personnage puissant aux accents baroques porte sur ses épaules la voûte céleste elle-même surplombée par un adolescent amenant la connaissance symbolisée par une torche.

L'étude de plâtre n'est prête qu'en 1879 et l'Institut refuse l'envoi : Injalbert souhaite le bronze pour la réalisation finale, l'Institut exige le marbre.

Revenu en France Injalbert présente *le Titan* au salon de 1883. L'œuvre a évolué : le génie a disparu et les proportions de la voûte céleste ont été augmentées.

L'Etat achète l'œuvre et s'engage à fournir le métal nécessaire à la fonte, *le Titan* sera installé sur la terrasse de Saint Germain en Laye.

En 1884 *le Titan* en bronze figure au Salon.

C'est à ce moment-là que débutent les démarches de la Ville de Béziers et du sculpteur pour que l'œuvre soit attribuée à Béziers. Injalbert imagine une fontaine colossale en guise de socle pour le Titan.

En 1885, l'œuvre est définitivement attribuée à la Ville de Béziers, une souscription est ouverte et le projet de plâtre de la fontaine exposé dans le foyer du théâtre municipal. Le premier emplacement choisi est le centre du bassin du Plateau des Poètes.

Arrivée du Titan de bronze à Béziers.

1887 : l'emplacement définitif, à flanc de colline, est arrêté. Cela entraîne des modifications de la maquette ainsi qu'un supplément de budget.

1888 : début des travaux.

Le sculpteur fait appel ses praticiens habituels afin de l'aider à la tâche.

1890 : arrivée des marbres de Carrare (72 tonnes) à Béziers.

1892 : Achèvement de l'œuvre.

Le 14 juillet 1893, la fontaine du Titan est inaugurée en l'absence du sculpteur retenu à Paris, mais représenté par son père.

La fontaine du Titan ouvre la voie à l'installation d'autres œuvres dans le jardin : *l'Enfant au poisson* en 1899, les bustes des poètes à partir de 1902.

L'Etude, fronton pour le collège de filles (collège Paul Riquet)

Les musées possèdent plusieurs esquisses et modèles du fronton de pierre réalisé sur place en 1905, année d'ouverture du collège. A l'origine du projet du collège pour jeunes filles, il y a Paul Paget, 1^{er} adjoint au maire et ami d'Injalbert. Le fronton est toujours visible au-dessus de l'entrée d'honneur du collège.

Dans une forme de demi-cercle, deux allégories sont représentées, la République s'appuyant sur un buste de Marianne et l'Etude, observant un globe terrestre, compas en main. Les deux figures forment comme un socle pour l'apprentissage des deux jeunes filles représentées au deuxième plan. Les pages du livre ouvert que tiennent les élèves relient les deux figures féminines du premier plan : il symbolise la connaissance.



3) Jean-Antoine Injalbert - La renommée

Bronze, vers 1900

Don de M. Michel Piquemal, 2023

Outre les œuvres qu'il installe en ville, Injalbert, enfant de Béziers, souhaite qu'après sa mort son souvenir subsiste à travers la création d'un musée à son nom, qui présenterait les œuvres réunies dans son atelier parisien, boulevard Arago. Il meurt en 1933, et sa veuve Louise réalise la donation du fonds en 1934. Près de 1600 œuvres conditionnées dans des caisses de bois, sont ainsi acheminées depuis Paris jusqu'à Béziers par train.

Ce précieux fonds s'est enrichi en 2022 de cette œuvre supplémentaire.

En 1885 Injalbert reçoit la commande pour un haut relief « *L'Ange de la résurrection* » pour un temple protestant de New-York. Celui-ci est traduit en bronze par le fondeur Thiebaut en 1886.

En 1887 le sculpteur transforme l'ange en « *Renommée* » qui sera réduite en bronze en deux hauteurs 1,35 m et 0,70 m.

La figure de la « *Renommée* » est alors reprise de plusieurs manières :

- Elle est une des divinités marines du pont Mirabeau construit de 1893 à 1896
- Elle forme la partie centrale du « *Monument aux victimes de la guerre* » du lycée la Trinité (Haut-relief en bronze et marbre, fonte Andro) inauguré en 1921.

Dans l'agenda du sculpteur figure en date du 2 décembre 1915 : « Reçu du supérieur de la Trinité, confidence au sujet d'un projet aux victimes de la guerre. »

- En 1924 pour le « *Monument aux morts et à la Victoire* » de Lamalou-les-Bains.

Pour son interprétation le sculpteur se plie à la tradition et donc à la description littéraire du personnage. Il lui confère beaucoup de grâce et de légèreté, le drapé somptueux qui couvre son corps élancé participe grandement à l'idée de mouvement, d'élan.

La Renommée est une divinité grecque allégorique personnifiant la reconnaissance publique ou sociale, son nom est PHEME (du grec = parole, ce qui est dit, réputation). Divinité ailée elle possède à l'origine de nombreuses bouches et yeux lui permettant de prendre connaissance des secrets des mortels et de les divulguer. Elle est la fille de Gaïa, la terre, et la messagère de Zeus. Avec les romains elle perd son caractère monstrueux et se dote d'une trompette ou deux (une courte pour propager les ragots, une longue pour la renommée), elle attire l'attention sur les hauts faits ou les crimes des hommes. Elle porte le nom de Fama.

Virgile dans l'*Enéïde* l'évoque.

« Soudain Fama [la Rumeur] parcourt les grandes villes de Libye, Fama plus rapide qu'aucun autre fléau. Le mouvement est sa vie et la marche accroît ses forces. Humble et craintive à sa naissance, elle s'élève bientôt dans les airs ; ses pieds sont sur le sol et sa tête se cache au milieu des nues. On dit qu'elle est la fille de la Terre qui, furieuse d'une fureur contre les dieux, enfanta cette dernière sœur de Céos et d'Encelade, aux pieds rapides, aux ailes promptes, monstre horrible, énorme, qui a autant d'yeux perçants que de plumes sur le corps, et, sous ces plumes, ô prodige, autant de langues, et de bouches sonores et d'oreilles dressées. La nuit, elle vole entre ciel et terre, dans l'ombre, stridente ; et jamais le doux sommeil n'abaisse ses paupières. Le jour, elle demeure en observation assise sur le faite des maisons ou sur les tours des palais, et elle épouvante les vastes cités, messagère aussi attachée au mensonge et à la calomnie qu'à la vérité. Sa joie était alors de remplir l'esprit des peuples de mille bruits où elle annonçait également ce qui était arrivé et ce qui ne l'était pas [...]. » (4, 173-195)

LA SALLE D'EXPOSITION TEMPORAIRE

Le genre du portrait est très présent dans les acquisitions récentes qui mettent l'accent sur une période bien précise : la fin du XIXe siècle et le début du XXe siècle. Trois peintres locaux figurent en bonne place avec des portraits de membres de la bourgeoisie locale.

L'art du portrait au XIXe et XXe siècles : entre art ancien et art moderne

Le XIX^e siècle est une période de grandes mutations. La révolution industrielle modifie la société et a des répercussions dans le monde de l'art. La bourgeoisie triomphante fournit de nombreux commanditaires. Le portrait est alors signe de réussite et a tendance à se codifier : cadrage épaule ou à la taille et costume noir austère gage de respectabilité. Le *Portrait de M. Bertin*, puissant patron de presse, par Jean-Dominique Ingres en 1832 en fournit un bel exemple. Le portrait féminin est l'occasion de mettre l'accent sur les parures, les bijoux, la délicatesse et la préciosité des textiles qui sont autant d'atour évoquant le statut social et la position de la femme.

Du point de vue technique, deux grandes inventions transforment le travail des artistes : la photographie et le tube de peinture. Grâce au second les contraintes de la peinture à l'huile s'allègent et le peintre peut travailler la couleur en extérieur ce qui induit un nouveau rapport à la lumière. Quant à la photographie, les uns ne la considèrent pas comme un art, elle n'est qu'un outil de retranscription du réel et un outil d'identification ; les autres - tel Edward Steichen - y trouvent une source d'inspiration et, apprivoisant les possibilités de ce nouveau médium, développent sa dimension esthétique.

La photographie ne supprime certainement pas la peinture en matière de portrait et le genre devient au début du XXe siècle un support privilégié aux expérimentations plastiques de ceux que l'on nomme les artistes modernes. Aux mutations citées précédemment s'ajoutent le fait qu'ils ont accès depuis la fin du XIXe siècle aux expressions artistiques non occidentales fournissant un tout nouveau vocabulaire plastique. Réflexions et recherches s'appliquent aux différents genres existants : Fauves, Cubistes ou Surréalistes traitent leurs modèles en faisant apparaître avant tout leurs propres visions du monde. Les portraits que Paul Cézanne fait de son épouse sont à la fois la retranscription de la personnalité du modèle mais aussi révélateurs des préoccupations formelles et chromatiques de l'artiste. Il en va de même pour ceux réalisés par Maurice de Vlaminck ou Pablo Picasso.

Gaston Cugnenc (1867-1928) – Portrait d'une biterroise, 1894

Huile sur toile – 73,3 x 60,5 cm

Don de M. Bernhard Pfeiffer et de son épouse Liv Hammerlindl, 2021

Né en 1867, Gaston Cugnenc grandit dans un milieu modeste éloigné du monde de l'art. Il entre dans l'atelier parisien d'Alexandre Cabanel mais échoue au concours d'entrée de l'École des Beaux-Arts alors que la Mairie de Béziers vient de lui accorder une subvention pour suivre ses études.

De retour à Béziers en 1887, il participe en 1892 à l'exposition des Beaux-Arts de Béziers aux côtés de son ami Gustave Fayet : il y expose notamment « *Pivoines* ».

Investi dans la vie culturelle de la ville, il est un des fondateurs et secrétaire de la Société des Beaux-Arts, il monte les festivités des Caritats et illustre les premiers programmes de *Déjanire* – opéra de Camille Saint Saëns donné aux arènes - en 1898 et 1899 (portraits de Camille Saint Saëns

et d'Alphonse Mas, maire de la ville). Très bon dessinateur et caricaturiste, il collabore pendant quelques années avec le journal *L'Hérault*.

Reconnu à l'échelle locale, il est l'ami de Paul Paget et du félibre Jean Laurès.

Si Cugnenc est un bon portraitiste, il est aussi sensible aux paysages du Biterrois à la lumière si particulière. Il expose à la grande exposition organisée par Gustave Fayet en 1901 à l'Espace Berlioz « *La brise d'un soir* », *Effet d'automne* » ou « *Temps de neige* ».

En 1908 il est nommé conservateur adjoint du Musées de Beaux-Arts de Béziers aux côtés de son ami Louis Paul alors conservateur auquel il succèdera de 1922 à 1928 date de sa mort.

Félix Cambon (Sète 1875-Béziers 1961) – *Portrait des enfants Gustave et Georgette Prat, frères et sœurs de Frédéric Prat, 1911*

Huile sur toile – 55 x 45,5 cm

Don de Madame Prat-Huguet, 2022

Natif de Sète, Félix Cambon passe sa jeunesse à Béziers, puis s'inscrit à l'école des Beaux-Arts de Toulouse où il reste durant quatre ans. Il s'inscrit ensuite à l'école des Beaux-Arts de Paris, il y est l'élève de Léon Bonnat.

Après ce passage parisien, il se fixe à Béziers et continue à exposer au Salon des Artistes Français. Comme nombre d'artistes locaux, il est très impliqué dans la vie culturelle de la ville et devient à la suite de Gaston Cugnenc, conservateur du musée des Beaux-Arts pendant trente ans. La collection des musées de Béziers compte quelques-unes de ses œuvres. Il s'illustre également dans la décoration, notamment pour l'ancienne Chambre de commerce sur les Allées Paul Riquet où il réalise « *L'Hymne au vin* ».

Dans ce double portrait d'enfant, est perceptible le goût qu'a le peintre pour ce genre. Dans le fonds des musées sont conservés de nombreux portraits de personnalités locales par Cambon. Si la peinture à l'huile est la technique majoritairement représentée, les quelques portraits dessinés révèlent la grande sensibilité de l'artiste : à noter une splendide sanguine représentant Jean Moulin.

Il évoque les deux enfants de la famille Prat (frère et sœur du poète Frédéric et enfants d'Héloïse si bien décrite par Joseph-Noël Sylvestre) dans le format plein de douceur du tondo. Serrés l'un contre l'autre, ils sont l'image même des enfants sages du début du XXe siècle.



Joseph-Noël Sylvestre (1847-1926)

Joseph-Noël Sylvestre plutôt connu pour ses grandes compositions d'histoire, se révèle un excellent portraitiste. Deux portraits de sa main font partie des nouvelles arrivées.

Peintre Biterrois, il a marqué l'histoire des arts de la ville de Béziers. Il se forme tout d'abord à l'École des Beaux-arts de Toulouse avant d'être admis à l'École Impériale des Beaux-arts le 15 octobre 1866. Il étudie auprès d'Alexandre Cabanel. Il conservera du maître méridional un goût pour la grande peinture d'histoire et une approche de la composition assurément académique.

Son parcours artistique est indissociable de son ancrage dans l'*intelligentsia* biterroise de la seconde moitié du XIXe siècle et du début du XXe siècle. Sa jeunesse est marquée par la protection de Mathilde Bellaud-Dessalles, historienne de la ville de Béziers, membre de la Société Archéologique Scientifique et Littéraire de Béziers (SASLB), ainsi que de la Société du Vieux biterrois. Il entretient également des liens cordiaux avec son contemporain, le sculpteur biterrois Jean-Antoine Injalbert (1845-1933), dont le fonds d'atelier est conservé aux musées de Béziers. Plusieurs lettres gardent trace de leurs échanges. Il correspond également, sa vie durant, avec Paul Paget, écrivain et membre fondateur de la SASLB. Peintre reconnu de son vivant par la municipalité biterroise, les mémoires manuscrites de Charles Labor, ancien conservateur des musées de Béziers, témoignent de commandes passées auprès du peintre pour venir nourrir les premières collections des beaux-arts de la ville.

Les musées de Béziers conservent aujourd'hui 80 œuvres de Joseph-Noël Sylvestre. Ils sont donc une institution de référence pour la conservation et la connaissance de son œuvre. De cette collection, 71 œuvres sont des dessins principalement issus d'une acquisition de 1967. Ceux-ci rendent compte de la formation académique du peintre. Entre croquis, esquisses et compositions abouties, ce fonds est une source importante pour l'étude de la pratique artistique de Sylvestre.

A cette collection de dessins s'ajoutent les peintures du maître qui relèvent en grande majorité de la peinture d'histoire. Ce sont des grands formats, présentés avec plus ou moins de succès aux salons parisiens. Ainsi font partie des collections de la Ville de Béziers, *La Mort de Sénèque* (salon de 1875) ou *La Bataille de Trasimène* (Salon de 1882). Certaines de ces compositions retracent également des grands moments de l'histoire biterroise à l'instar de *L'Assassinat de Trencavel* ou encore de *L'Accueil des envoyés du roi sur le chantier du Malpas*, montrant Pierre-Paul Riquet lors de la construction du Canal du Midi.

Toutefois, sa pratique de la peinture de portrait reste méconnue des collections publiques. Les livrets des Salons parisiens révèlent qu'il a exposé à plusieurs reprises des portraits, comme celui de Mlle Letellier en 1880 ou d'une fillette en 1885.

En conséquence, les musées de Béziers orientent stratégiquement leur politique d'acquisition vers la peinture de portrait de Joseph-Noël Sylvestre. De cette volonté découle les acquisitions récentes du *Portrait d'Héloïse Teyssié* et du *Portrait de fillette*.

Portrait d'Héloïse Teyssié - fin XIXe siècle-début XXe siècle

Huile sur toile – 65 x 54 cm

Don Françoise Prat, 2022

Poète à la destinée tragique, Frédéric Pratt (1895-1915) décède sur le front des Vosges lors de la Première Guerre mondiale. Son œuvre poétique est redécouvert par le public grâce à de récentes

publications ainsi que par l'hommage qui lui est rendu en l'installation d'un buste à son effigie au plateau des poètes à Béziers en 2018.

Autour des années 1900, Joseph-Noël Sylvestre peint le portrait de la mère du jeune poète en devenir : Héloïse Teyssié. Mariée à Georges Prat, riche propriétaire viticole qui gère une exploitation à Servian, ainsi qu'un magasin de vins et spiritueux à Paris, Héloïse Teyssié appartient à la bourgeoisie aisée. Œuvre de commande, le portrait réalisé par Sylvestre témoigne de cet âge d'or biterrois où prospérait une haute société ayant fait fortune grâce au commerce viticole.

La jeune femme est représentée en buste sur un fond brun. Le soin apporté à la représentation du visage est accentué par un arrière-plan presque inexistant. Sylvestre traite le tissu de la robe d'Héloïse Teyssié avec une grande finesse. Un examen de l'œuvre a permis de révéler des traces de repentirs attestant que le cou du modèle était initialement garni d'une collerette.

Cette œuvre a fait l'objet d'un don des descendants de la famille Prat à la Ville de Béziers en 2022. Un poème de Frédéric Prat sur le portrait de sa mère a été retrouvé au revers du tableau et conservé par ses descendants. Prat s'amuse de ce portrait bien solennel dont voici les premiers vers :

« A mère

Je n'aime pas ton grand portrait à l'eau de rose
Où tu nous apparais dans tous tes [falballas]
Où, le buste roidi sous l'inflexible pose
Tu jettes un sourire affreux de haut en bas.

Mère des yeux de ciel, tes beaux yeux sont plus las,
Ton rire est plus mutin sous ta lèvre mi close
Et je ne sais pourquoi le Maître un Monsieur Chose
Dans le cadre officiel t'a coupé les deux bras.

Portrait de jeune fille - vers 1885

Huile sur toile – 146 x 114,5 cm

Achat de la Ville, 2023

En 2023 les musées de Béziers font l'acquisition d'un portrait de fillette réalisé par Joseph-Noël Sylvestre.

Il s'agit d'un portrait en pied d'une jeune fille réalisé à la fin du XIXe siècle. Cette toile provient d'une collection privée. Toutefois, elle avait déjà été présentée au public lors de l'exposition monographique consacrée à Joseph-Noël Sylvestre en 2005 au musée des Beaux-Arts de Béziers.

Les dimensions conséquentes du tableau ainsi que le choix du cadrage en pied révèlent une commande prestigieuse. En effet, la fillette est représentée dans un intérieur bourgeois témoignant de la richesse de son milieu. Elle est assise sur un coffre en bois orné d'un décor végétal extrêmement détaillé. Feuilles d'acanthes et rinceaux dessinant des volutes se détachent du panneau avant. A l'inverse de la sobriété du portrait d'Héloïse Teyssié, deux grandes tapisseries occupent l'arrière-plan. Les pieds du modèle reposent sur un marchepied à la garniture orné de motifs également végétaux. En outre, Sylvestre apporte une attention particulière dans le traitement du textile, et ce, notamment dans la robe de la fillette et de sa poupée.

Le *Portrait d'Héloïse Teyssié*, ainsi que le *Portrait fillette*, acquis consécutivement en 2022 et 2023, viennent compléter le fonds Joseph-Noël Sylvestre des collections des musées de Béziers et plus généralement rejoindre les collections de peinture du XIXe siècle. En effet, l'œuvre du peintre s'intègre tout à fait dans la lignée des grands peintres méridionaux déjà exposés, et étudiés par la Ville de Béziers, tels qu'Alexandre Cabanel, Jean-Paul Laurens, Gustave Fayet ou Georges Roux.

En outre, se dessine dans les collections beaux-arts une réelle galerie de portraits d'enfants puisque ce portrait de fillette rejoindra, entre autres, le *Portrait de Jean-Marie Vien* par Joseph-Marie Vien, le *Portrait de Catherine Stevens* par Alfred Stevens, le *Portrait d'enfant* par Jean-Jacques Bestieu, et plus récemment le *Portrait d'enfant* par Georges d'Espagnat.

Jean-Paul Sinibaldi 1857-1909

Portrait de Catherine Stevens, fille du peintre Alfred Stevens

Huile sur toile – 46,2 x 38,2 cm et huile sur bois

Don Philippe et Dominique Tailleur, 2021

Comme nombres de peintres de cette période, Jean-Paul Sinibaldi est lui aussi élève d'Alexandre Cabanel à l'école des Beaux-Arts de Paris. Il est également celui du peintre académique belge Alfred Stevens. Second Prix de Rome en 1886, il expose régulièrement au Salon des Artistes Français notamment des scènes de genre et des sujets d'histoire. Il s'illustre par ailleurs dans le domaine décoratif en réalisant des œuvres pour les Hôtels de ville de Paris et de Lille. Il s'oriente au début du XXe siècle vers des œuvres symbolistes. Il devient à cette période-là directeur de l'Ecole des Beaux-Arts de Lille.

Catherine Stevens est la fille d'Alfred Stevens, professeur de Sinibaldi, très introduit dans le milieu artistique gravitant autour de Napoléon III. La jeune fille grandit donc, avec son frère Alfred devenu peintre, dans une famille où l'art est omniprésent. La musique y tient une bonne place, Debussy devient un familier du foyer des Stevens. La famille connaissant des difficultés financières à la suite de mauvais placements, le musicien proposera d'épouser Catherine qui refusera.

Deux portraits de Catherine figurent dans le don des frères Tailleur. Les traits de la jeune fille sont parfaitement reconnaissables toutefois, l'ambiance des deux oeuvres diffère grandement.

Dans l'un la couleur noire domine, à la fois dans le fond et dans le vêtement, les deux se confondant. Le visage féminin semble émerger de l'ombre, son visage, de face, est ainsi d'une grande luminosité et son regard faisant écho avec le noir environnant fixe le spectateur avec intensité. On y décèle la sensibilité symboliste de Sinibaldi.

Le portrait exposé semble prendre le contrepied. Il nous plonge dans le quotidien : Catherine porte une coiffe aux nombreux ornements très soignés et un châle sur ses épaules. Elle tient un bouquet de ce qui semble être des tournesols. De trois quart, le visage est penché, comme le regard, vers la gauche. Tout indique la douceur dans le tableau : le visage de la jeune fille ainsi que l'harmonie des couleurs claires où le rose domine.



Georges d'Espagnat (Melun 1870-Paris 1950) – *Portrait présumé de Bernard d'Espagnat, fils de l'artiste*

Huile sur toile – 46,8 x 38,8 cm

Don de la famille Villeneuve, 2022

Entré en collection grâce à la généreuse donation de la famille Villeneuve (Jean, André et Laurence), ce portrait d'enfant de Georges d'Espagnat (1870, Melun – 1950, Paris) est un formidable témoignage des influences postimpressionnistes du peintre. La touche vaporeuse et le traitement sensible des couleurs sont caractéristiques de la manière de l'artiste.

Georges d'Espagnat fait ici le choix d'une composition intimiste pour ce portrait d'enfant dont le regard est directement tourné vers le spectateur. Il s'agit d'un portrait présumé de son fils, Bernard d'Espagnat.

Artiste prolifique, Georges d'Espagnat est reconnu pour ses qualités de peintre, de graveur, de dessinateur et d'illustrateur. Il est un des fondateurs du salon d'automne de 1903 et a participé aux mouvements d'avant-garde du début du XXe siècle. S'il suit brièvement les cours de l'École des Arts Décoratifs de Paris, il préfère néanmoins poursuivre sa formation artistique en indépendant. Il fréquente les cours des académies libres de Montparnasse et copie, seul, les tableaux du Musée du Louvre. Dès 1900, il fréquente les artistes nabis tels que Maurice Denis, Pierre Bonnard ou Edouard Vuillard. Il est un des membres fondateurs du Salon d'automne, véritable écrin des avant-gardes en ce début de siècle. Il expose tant aux Salons des Indépendants ou de la Société Nationale des Beaux-Arts qu'à la fameuse galerie Durand-Ruel. Il est nommé professeur chef d'atelier à l'École des Beaux-Arts de Paris en 1934.

Ses dessins sont publiés dans des périodiques célèbres comme *Le Courrier Français* ou *L'Image*. Quant à sa pratique picturale, elle est également variée puisqu'il compose tant des paysages, que des portraits (Déodat de Séverac, Albert Roussel) ou des décorations murales (Palais de la Découverte, 1937).



La salle des paysages



Dans l'espace consacré aux paysages, les deux dernières acquisitions font écho à la *Vue de Béziers* par Gabriel Fayet.

Qui ne serait pas frappé par la majestueuse silhouette de la ville de Béziers visible depuis la plaine. Elle est non seulement d'une beauté saisissante, surplombée par la cathédrale Saint Nazaire si caractéristique, mais elle évoque également l'histoire très ancienne de la cité. Parmi les artistes locaux ou de passage, rares sont ceux qui n'ont pas cédé à cette vue. La collection des musées conserve des représentations courant du XVIIIe siècle à nos jours, très révélatrices de l'évolution de Béziers ainsi que de la diversité des courants artistiques.

Les deux dernières acquisitions viennent compléter le corpus.

Charles Kuwasseg 1838-1904) – Béziers – 1876

Huile sur toile – 33 x 46 cm

Achat de la ville, 2022

Ce paysage classique de Béziers, dominé par la cathédrale Saint-Nazaire, représente également l'ancienne prison de Béziers, nouvellement construite (1857), ainsi que les tanneries du bord de l'Orb visible au premier plan.

Elle est l'œuvre d'un peintre né en 1838 dans l'Essonne, fils du peintre Karl-Josef Kuwasseg auprès duquel il s'est formé. Peintre de paysage reconnu, il a peint de nombreuses marines (paysages bretons, la mer du Nord), mais a également représenté de nombreuses villes du nord de la France et de l'Europe. Le dépouillement de la presse ancienne permet de certifier la

présence d'un Kuwasseg dans la France méridionale dès 1872 (cf. *La République* du 15 mai 1872). Celui-ci a proposé une ou plusieurs œuvres à l'exposition de la Société Artistique de l'Hérault aux côtés d'artistes tels que Labor ou Fayet. Le prénom de l'artiste n'étant pas précisé, il peut s'agir du père de Charles Euphrasie : Karl-Josef Kuwasseg, laissant supposer qu'il a parcouru le midi à ses côtés.

Sa sensibilité septentrionale se lit dans cette vue de Béziers : l'aspect gothique de la cathédrale est exagéré, les maisons du faubourg semblent allongées, la présence de la végétation (plateau des poètes, bords de l'Orb) est prégnante tandis que le traitement délicat de la lumière diffuse rappelle la manière de l'école de Barbizon.

Cette œuvre s'inscrit en cohérence avec la collection de paysages déjà existante. En effet, les musées de Béziers conservent deux œuvres d'Eugène Isabey, qui fut le maître de Charles-Euphrasie Kuwasseg. Se trouve également dans les collections une œuvre du peintre Marie-Joseph Léon Clavel dit « Iwill », également élève de Karl-Josef Kuwasseg, le père de Charles-Euphrasie. Il y a là de quoi écrire une très belle histoire de la peinture du paysage en France au XIXe siècle en tirant le fil d'une même école.

Anonyme - *Le port de Béziers* - fin du XVIIIe siècle/début XIXe siècle

Huile sur tôle – 14 x 23 cm

Achat de la ville, 2020

Cette délicate miniature vient rejoindre deux vues de l'acropole biterroise sensiblement de la même époque : une huile sur toile anonyme achetée sur le marché montpelliérain en 1964 et *La Vue de la ville de Béziers prise des bords de la rivière de l'Orb* de Jean-Baptiste Génillion, achetée par le musée en 2001.

Outre le fait de renseigner la topographie de la ville à la fin du XVIIIe siècle et notamment l'état du Palais des Évêques et de la cathédrale, cette *vedute* rappelle, aux XVIII et XIXe siècles, l'intérêt des « Grands Touristes » pour ce genre de vues facilement transportables, que l'on ramène d'un long voyage dans toute l'Europe. De belle facture, cette miniature laisse à penser que ce n'est pourtant pas un peintre local sans formation qui l'aurait exécutée mais un professionnel du genre, de passage à Béziers, qui savait pouvoir commercialiser ce genre de sujet, en plein essor dans la région. La délicate minutie des détails et des personnages, marque d'une main habile et formée, et la précision de certains éléments historiques et architecturaux, relatifs au Palais des Évêques, confirment l'intérêt du tableau.

Identifiée au départ comme une huile sur cuivre, la miniature a été datée fin XVIIIème- début XIXème siècle. S'agissant finalement d'une huile sur tôle, le tableau est probablement une copie de la 2ème moitié du XIXème d'une autre miniature datée, elle, entre 1784 et 1827. En effet, la terrasse plantée au niveau du Jardin des Évêques, datée d'après 1784, selon les sources, et l'absence du moulin de Cordier, réalisé en 1827, nous donne une fourchette de 1784-1827.

Bibliographie sommaire :

Jean Magrou sculpteur – Catalogue d'exposition, Musée des Beaux-Arts de Béziers - 2002

Gaston Cugnenc, peintre et caricaturiste – Catalogue d'exposition, Musée des Beaux-Arts de Béziers - 2012

Joseph-Noël Sylvestre, peintre pompier biterrois (1847-1926) – Catalogue d'exposition, Musée des Beaux-Arts de Béziers – 2005

Béziers vu par les peintres – Catalogue d'exposition, Musée des Beaux-Arts de Béziers/Service culturel, Espace Riquet, 2001

